



Séminaire de recherche Recherche exploratoire en éducation Les écritures du moi et les récits autobiographiques

delachaux yves patrick

police cantonale genevoise
mars 2002

Le *désir* d'aller plus haut. L'homme à l'égal des Dieux. Est-ce une utopie, un fantasme, une pensée collective qui habite l'homme, oserai-je dire qui le hante, et ceci depuis la nuit des temps ? Le *désir* divise l'homme. Et pourtant, à mes yeux, ce même *désir* qui loge au plus profond de l'être, lie les destinées à l'histoire de l'humanité. Le *désir* semble être un espace privilégié de sacrifices. Il détient le pouvoir de combattre la haine ou alors de mener l'homme sur les chemins chaotiques de l'amour. Quête du Graal, histoire sans fin, énergie pure, l'homme paye comptant le juste prix de ses *désirs* et parfois si chèrement. Sans faux-fuyants et sans cesse renouvelé, le *désir* reste immuable et surprend qui que ce soit, et ceci sans qu'il ne soit possible d'y échapper.

Dans ce texte, il sera discuté les effets de cette énergie de vie, qu'est à mes yeux le *désir*, et, les effets de celle-ci sur le corps, donc le visible. Toutefois, le désir est subjectif, c'est un concept, il n'a pas de corps et n'existe qu'à travers ce que sont les actes. C'est dans le rêve, la subjectivité, que se construit la réalité. C'est dans ces mondes chimériques que prennent formes les rêves de l'homme. Les rêves le plus fous. Et les actes sont plus qu'étroitement liés aux *désirs*, ils en sont la finalité. Le *désir* qui caractérise l'humanité. En effet, en ce moment, j'écris, tourne la tête et jettes un coup d'œil à ma chienne. Son corps est allongé en travers de la couverture, sa tête repose sur une chaussure, elle me regarde. Elle voit mes mains sur le clavier de l'ordinateur, elle voit mes yeux s'interroger sur ce qu'elle peut être, elle respire longuement et cligne de ses paupières. Tout en elle inspire de la sérénité, elle est amour, répond à mes appels, mes sifflements, mes claquements de doigts. *Désire-t-elle* ? Je ne suis pas un animal, je ne sais pas ! Toutefois, rien de me laisse penser qu'un animal *désire*. Il parcourt sa vie, il survit. Il est de bonne compagnie, quelquefois de moins bonne. Il n'est pas doté de cette capacité d'abstraction, d'extraction, qui peut lui permet de se retourner sur ses actes et en retirer un quelconque enseignement, un bilan, une autobiographie. L'animal a-t-il même conscience de son « animalité » ?

Et je crois, que le *désir* est le propre de l'homme. Alors, et toutes les traces imprimées sur mon corps ! Tous les actes restent inscrits et le corps est marqué par les années, tous les *désirs* vécus sont gravés dans la chair. Et aujourd'hui, ce corps renvoie l'image de l'homme que je suis. Les années s'écoulent, il ne reste que moi, face à moi. Que cherches-tu ? Qu'est-ce qui te fait courir ? Qui es-tu ? Les *désirs* les plus fous, les *désirs* les plus forts ont, sans aucun respect pour ce que je suis, joué avec ma vie ; de grands airs, mélodies romantiques ou au contraire funèbres. Chaque jour mes *désirs* ont déjoué mes plus profondes convictions. Combien de fois me suis-je surpris à céder aux assauts de ces *désirs* qui épingle l'homme par surprise et frappent justes et forts ! Fantômes, pulsions, fuites en avant, il me faut dès à présent éclairer le temps passé, restituer l'histoire de ma vie et donner au lecteur des indices, pour qu'il comprenne quel est le personnage qui restitue ces lignes. Exercice plutôt difficile ! Qu'importe, je suis seul, le temps presse, il me faut entreprendre un véritable travail de réflexion ; évaluer cette parcelle de vie avant qu'elle ne m'échappe et que je me perde.

Le *désir* a ceci de séduisant qu'il interroge cet homme vaniteux qu'est Narcisse ; je me penche et m'observe. Et je vois ce *persona*. Le masque que je porte est ce corps qui se regarde dans cette eau de vie ; reflet magique qui m'inspire du respect. Oui ! il y a ce corps, et il m'apprend la lecture des actes

passés, il m'apprend à déchiffrer les sources de mes *désirs* les plus profonds. J'y lis aussi, que je *désire* à travers l'autre, et ceci, en relation étroite à cet autre ; cet autre qui fait écho, un homme identique à un autre homme. Il me permet la réflexion nécessaire à l'aboutissement de mon parcours, à l'approfondissement de mon regard intérieur, à ma quête. Celle-ci peut être perverse. Il est incontestable que l'homme se réalise par le choc, la rencontre. Il est incontestable qu'il doit se mesurer à l'autre, se frotter à l'autre, se baigner de l'autre. Je reconnais aussi qu'il a su avancer, qu'il a su marcher, marcher, encore marcher. En avait-il seulement le choix ? Je reconnais encore que l'homme est mouvance et cherche depuis la nuit des temps à combattre l'immobile, la non-action. Il s'est toujours déplacé, il a cherché, il a chassé, il a cueilli, il a planté, il a cultivé, il a roulé, il a volé, il a navigué ; il cherche l'infiniment petit et l'infiniment grand ; il s'interroge, observe, compare et *désire*. L'homme est collectif, c'est un être social. Il se déplace en bande, il est loup, il est louve, il est louveteau. Mais attention ! Le poète comique latin Maccus Plautus l'a dit : *Lupus est homo homini, l'Homme est un loup pour l'Homme*.

Vous l'avez compris, j'aime penser que l'homme se réalise en relation à l'autre et, à cet effet, se doit de vivre en groupe, en collectivité. Il *désire* collectivement. Et c'est peut-être là aussi le propre de l'homme. Il y a les *désirs* collectifs. De grandes choses ont été édifiées par cet élan, par cette conscience commune aux hommes qui fait d'eux qu'ils *désirent* ensemble bâtir un monde ; certes pas meilleur, ni moins bien, mais un monde. Le retour sur soi est, comme je le disais tout à l'heure, ce qui fait l'homme. Mais voilà qui lui est aussi possible de se pencher sur ce qui fait l'humanité. Toutefois, pour survivre, il ne lui suffit pas de vivre en communauté. Je veux croire qu'il se réalise à travers lui-même, qu'il *désire* la vie, qu'il la croque à pleines dents et ceci de façon égoïste, individuel. Ce à quoi, il *désire* connaître avant toute chose son univers. Il *désire* se reconnaître dans ce qui l'entoure. Il *désire* apprivoiser pour mieux s'apprivoiser. Pierre Sansot écrit dans son merveilleux roman, il vous faudra traverser la vie :

« Il m'aura été donné d'accompagner bien des objets jusqu'à leur dernière extrémité. Quand ils s'étaient montrés fidèles durant quelques années, je me croyais investie d'une obligation à leur égard. Un maître n'abandonne pas un serviteur légal. De là quelques malentendus. On me croyait économe à l'excès. J'étais scrupuleuse. Si une guimbarde m'avait trimbalée de-ci de-là, si prenant sur elle, elle avait grimpé des cols, patiné sur des chemins boueux, affronté le gel et un soleil torride, je me souvenais de ses efforts méritoires, je n'avais pas le droit de la laisser broyer à la casse ou rouiller dans une remise désaffectée. J'ai porté des chandails, des jupes démodées, défraîchies. Elles avaient contribué aux bonheurs d'une saison, elles s'étaient accoutumées à mon corps, elles en portaient l'empreinte, et c'est une partie de mon être, un double plus qu'une doublure dont je me serais amputée en les jetant. J'admettais tout au plus d'en user comme de chiffons pour lustrer une commode. En revanche, je méprisais tous ceux qui achètent de vieux objets qui vécutent si longtemps sans eux et dont ils s'approprient en quelque sorte une durée antérieure sur laquelle ils ne devraient avoir aucun droit. Le passé me semble un bien inaliénable, et il n'appartient qu'à ceux qui l'animèrent de leur inspiration »¹.

L'individu que je suis *désire* apprivoiser son monde, son passé et son présent, à défaut de son avenir si incertain.

Et pour commencer le récit de ce que sont ces *désirs*, je commencerai par dire que je n'ai guère retenu de souvenirs d'avant ma naissance. Juste la certitude d'avoir éprouvé ce *désir* de vivre. Ce *désir* qui me fait frémir à la pensée de cet avant et après possible. Entre les deux, il y a ma vie. Mes premières années ne sont que *in-carne-ation* quotidienne, dans la joie et la douleur, conscient de bâtir quelque chose. J'ai navigué à vu, dans un épais brouillard. J'ai appris à habiter mon corps, à dompter l'espace, à maîtriser mes sens. Ce *désir* de vivre ne m'a pas trahi à ce jour, il m'a armé contre le temps qui passe, fin inéluctable du roman d'une vie. J'en ai la maîtrise, et tout aussi sec, j'en perds la maîtrise. J'en écris le sens, l'essence, et j'en perds le fil. Alors, je revois ce petit garçon que j'étais et, qui sautait de plein pied dans une curieuse histoire, dont le scénario était, en partie, écrit d'avance. Ce petit garçon, pages après pages, tournait délicatement le livre qu'il avait entre ses mains. La découverte. Qu'est-ce alors ce *désir* ? Il conduit bien des hommes à l'amour, bien d'autres à la guerre. Il m'éprouve quotidiennement ; tangages, roulis, oscillations, j'en perds le Nord. Le *désir* ne tient pas

¹ Pierre SANSOT, *Il vous faudra traverser la vie*, p. 172-173, éd. Grasset & Fasquelle, 1999

compte de mes faiblesses, il s'en joue ! Chaque jour, il me défie, il me teste. Je suis séduit et je résiste. Je n'ose pas céder, et trop souvent je cède. J'ai peur. C'est la mort. Tous les jours je suis assailli et tenté. Tout est séduction, tout est *désir*. Je capitule devant ce morceau de fromage, devant ce verre de vin, devant l'abondance. Je capitule devant l'envie. Oh, je tente la résistance ! Je me culpabilise même. Rien n'y fait. Il est là, il guette !

Il est temps de se pencher sur mon histoire. Les quelque soixante lignes qui vont suivre ont été écrites, ainsi déjà lues, pour Madame Cifali, Madame Tschopp et aujourd'hui pour Madame Belkaïd, toutes professeurs à l'université de Genève, en faculté de psychologie et des sciences de l'éducation. Elles révèlent ce que sont mes parents et dévoilent une part de mon enfance. Encore une chose ! En écrivant ce texte, il m'est venu à l'esprit des images, des histoires, des dialogues intérieurs, que j'ai dans un premier temps écartés de mon esprit. En y repensant, j'ai eu l'intuition que ce n'était pas innocent, je devais alors en faire quelque chose. Je les ai laissés mûrir et je me suis autorisé à les livrer tels quels, toutefois marqués d'une flèche (\Rightarrow) disposée en marge du texte. Il peut s'agir d'expériences vécues, ou alors de pensées qui me sont venues en déroulant le fil de mon histoire. Et comme l'écrivait le poète Louis Aragon, *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire*.

\Rightarrow *Tous les habitants de la terre parlaient la même langue et employaient les mêmes mots. Des hommes allèrent du côté de l'Orient, ils trouvèrent une plaine dans le pays de Sinéar et ils s'y établirent. Ils se dirent l'un et l'autre « A l'œuvre ! Faisons des briques et cuisons-les au feu. » La brique leur tint lieu de pierre, et le bitume de mortier. Ils dirent encore « Allons, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet atteigne les cieux ; faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons point dispersés sur toute la surface de la terre. » L'Eternel descendit pour voir la ville et la tour qu'avaient bâties les fils des hommes. Puis l'Eternel dit « Voici qu'ils forment un seul peuple, et ils ont tous la même langue. Ils ont entrepris ce travail ; et maintenant, rien ne les empêchera d'exécuter tout ce qu'ils ont projeté. Allons, descendons, mettons la confusion dans leur langage, afin qu'ils ne comprennent plus la langue les uns des autres. » Ainsi l'Eternel les dispersa de là sur toute la terre, et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi on donna le nom de Babel (confusion en hébreu) ; car c'est là que l'Eternel jeta la confusion dans le langage des habitants de toute la terre, et c'est de là que l'Eternel dispersa les hommes sur toute la surface de la terre. (Genèse, 11)*

Ainsi, je suis né à Genève, de culture romande (NE) et suisse-allemande (ZH), je suis issu d'une famille de commerçants genevois. Baigné dans cette atmosphère propre au milieu commercial, j'ai passé mon enfance à entendre parler de « *merchandising* », de factures et de problèmes d'approvisionnement de marchandises. Le mot d'ordre était celui de ne croire qu'en soi et de redoubler d'énergie quand tout semblait perdu. Autant dire qu'une ambiance chaleureuse, toutefois électrique, régnait au sein de la famille. Assez rapidement mes parents se sont divorcés. L'amour promis n'a été qu'éphémère. Histoires faites d'incompréhensions, de faux espoirs, de fausses caresses ; Caresser des rêves dans l'ignorance, dans l'orgueil, dans la naïveté, les cris et les larmes. Toutefois de l'amour fait, et ceci, pour mettre au monde deux enfants, ma sœur Florence et moi. Nous avons été élevés par notre mère. Son souci fût de garder une cohésion familiale presque intacte ; attitude qui nous a permis de passer les week-ends en famille, ceci presque comme une famille « normale ». Tout de même, l'absence de mon père a fortement influencé le regard que je porte sur les responsabilités des pères de famille.

Aujourd'hui encore, il me semble bien, que nombreuses sont mes réactions liées à l'absence d'une autorité paternelle. Enfant, j'ai toujours refusé que ma mère entretienne une relation amoureuse avec un homme. Il n'était pas question d'accepter à la maison un de ses amants. Les quelques hommes qui ont, parfois, franchi les portes de cette « *citadelle* », je les défiais à des bras de fer sans merci. Attitude ambitieuse vu mon jeune âge et l'épaisseur de mes biceps d'alors. Quoiqu'il en soit, ma mère ne s'est jamais remariée. Aujourd'hui, il me paraît fou d'avoir tant fait pour la garder en exclusivité. Aurait-elle dû ne pas attacher de l'importance à mon comportement de jeune macho ? Aurait-elle dû refaire sa vie ? Cependant, tout aurait été bien différent si un homme avait pu intervenir dans mon éducation, s'il avait su m'imposer des limites à ne pas franchir, s'il avait su me réconcilier avec le mâle, cette bête curieuse. Ainsi, voilà que je suis élevé par une mère juste, vigoureuse, aimante, la tête bien posée sur ses épaules, courageuse, autoritaire, pleine de bon sens, responsable, mais désespérément seule. La vie est une bataille, ma mère est armée pour. Je la définis comme étant combative et parfois conflictuelle.

En effet, elle ne se sent bien que quand une lutte est engagée. C'est ainsi qu'elle a su élever deux enfants, les protéger, les éduquer et leur permettre de s'épanouir, de s'envoler. Ma mère est un aigle qui ne pense qu'au bonheur de sa progéniture, aujourd'hui au bonheur de ses quatre petits-enfants. Elle ne s'est jamais laissée impressionnée, a combattu la maladie. Femme, elle a fait le deuil de sa poitrine. Amputée dans son corps, dans sa chair, elle a bataillé contre le crabe. Celui-ci s'est incliné, a renoncé. Encore un combat de gagné. Mon père, quant à lui, est désarmé. Non pas qu'il soit lâche, il est, je le sais, courageux, mais il n'est pas suffisamment outillé pour faire face à la vie, face à la méchanceté, face à la bêtise, face à la niaiserie, à l'horreur et à la cupidité. Il est bercé d'illusions. Trait de caractère qui ne lui permet pas de prendre des décisions tranchées, voire parfois autoritaires. Le concernant, je le définis comme étant à la recherche continuelle d'un consensus. Il ne se permet jamais d'imposer quoi que ce soit. Rêveur, il est capable de s'envoler. Le héros de Richard Bach, *Jonathan Livingston le Goéland* n'est jamais très éloigné de ses pensées. Malheureusement, le monde occidental ne laisse que peu de place à ce genre de personnage, à ces énergumènes, quelque part un peu fou, un peu maladroit.

Il y a aussi ma sœur, la première fille que j'ai découverte, celle qui m'a accompagné dans mon enfance. Les relations entre frère et sœur sont très ambiguës, il y a l'amour, le respect, l'amitié, l'envie, la jalousie, parfois la haine. Toutefois, nous avons cheminé ensemble ; tantôt main dans la main, tantôt face à face, toujours côte à côte. Mes premiers émois je les ai eus grâce à elle. Ses amies étaient plus âgées que moi et, jeune garçon, entouré de jeunes filles, j'ai eu parfois droit à quelques largesses bien venues à cet âge ; d'ailleurs bienvenues à tout âge. Je me souviens encore de leurs jeux. Elles étaient infirmières, j'étais leur patient. Elles étaient attentionnées, je leur étais dévoué. Mon corps leur appartenait, je l'avais abandonné à la médecine de chambre. Ma sœur m'a souvent encouragée, protégée et me porte, aujourd'hui encore, beaucoup d'affection. Quelques années de plus que moi, elle a vécu de plein fouet les déchirements de mes parents, les larmes et la douleur. Elle m'a ainsi couvé, m'a couvert, m'a protégé.

⇒ *Salle de bain. Légèrement à la droite de mon père, je l'écoute. Il fait ce geste tant de fois répété. De la vapeur s'élève du lavabo, une serviette encore chaude est posée sur le rebord, le blaireau mousse encore. Meticuleusement, il fait glisser la lame sur le visage. Rituel effectué chacun matin. Mais aujourd'hui, j'ai droit à ma première leçon ! Chaque geste est commenté. Techniques mille fois répétées. Assurance de celui qui sait. Je suis impressionné par sa dextérité. Pas une coupure. Quelquefois de bas en haut, quelquefois de haut en bas et quelquefois en diagonale. Gestes vifs et précis. A mon tour, je me lance. Gestes accompagnés par les puissantes mains de mon père. J'hésite, ne sais pas dans quels sens faire aller la lame. La peau de mon visage est souple, j'ai treize ans. Avant ce jour, j'observais mon grand-père. Sa peau marquée par les années pouvait à tout moment le trahir. Toutefois, son geste était encore précis. Jamais je ne l'ai vu se couper. J'observais mon père. Là aussi, j'étais stupéfait par l'aisance avec laquelle il se rasait. Nerveusement, maladroitement, je mettais un pied dans le monde des hommes. Mon apprentissage ne s'est pas fait sans coupures et ratages.*

Et voilà, en première partie, un tableau de ce qu'est l'univers qui entoure mon enfance. Qu'en ai-je retiré ? Tout d'abord, l'intérêt que je porte aux relations avec les hommes. J'étais perdu. Je *désirais* un père. Je sais aujourd'hui pourquoi je me suis construit un personnage fort, viril, qui n'abandonnerait jamais les femmes. Petit déjà, je m'identifiais aux héros, sans peur, qui volaient au secours des plus faibles. La femme me paraissait être une victime, ma mère en était une, il me semblait qu'elle était bien démunie face à la méchanceté qui anime les hommes. Je rie aujourd'hui de cette naïveté, toutefois sans la renier. Il n'est pas possible de corriger quoi que ce soit de cette enfance écoulée. Et à propos du *désir*, qu'en puis-je en retirer ?

Tout d'abord, mon corps me ressemble bien, qu'il est bien moi et que je suis bien lui. Mais aussi que j'aime les corps bien faits, ceux qui respirent l'harmonie. Pas les beaux corps, produits de souffrances en salle de gym ou de régimes successifs, mais les corps harmonieux, qui respirent la santé et l'amour de soi. Les hommes et les femmes qui aiment leur corps dégagent un équilibre d'une telle intensité que cela en est érotique. La jeunesse est le temps de ce privilège. Et après, que reste-t-il ? Je suis stupéfait par le nombre de soirées, entre amis, où il est abordé les souffrances de voir le corps vieillir, le corps grossir, le corps abîmé par la vie, par les grossesses, les mauvais coups du sort, les varices, les

vergetures ; il y est parlé de régimes, de liposuccion, de silicone, d'opérations en tout genre. Paul Claudel, écrivain français, écrit dans le *Soulier de satin* : *Ce n'est pas l'esprit qui est dans le corps, c'est l'esprit qui contient le corps.* Juvénal (Decimus Junius Juvenalis) poète latin qui vers 60 avant J.-C écrit : *Une âme saine dans un corps sain.* Toutefois, est-ce pour cela qu'il faut que les *people magazine* regorgent de conseils de toutes sortes pour modeler le corps selon le nouveau *look* de la saison. Et les hommes, et les femmes, n'échappent pas aux diktats d'une société qui privilégie les formes avant de privilégier le fond. Je me permets de dire cela pour avoir fait partie de ceux qui jouaient ce jeu-là. J'ai été dirigé sur le sport par le *désir* de ressembler à ces héros virils qui défendaient la veuve et l'orphelin. Très jeune, j'ai cultivé mon corps. Ce n'était pas anodin d'avoir *désiré* la pratique de sports de combat. Aujourd'hui, depuis bientôt trente ans, je travaille mes techniques de défenses et d'attaques ; je travaille mes réflexes, ma souplesse et ma force. J'ai navigué dans l'univers du karaté, de la boxe, du judo, du ju-jitsu et de l'aïkido. Plus j'étais fort, plus je me convainquais, d'un jour venger les souffrances de ceux qui n'avaient rien demandé, juste à vivre.

⇒ *Tu t'amuses, tournes autour et te jettes sur lui. Sans animosité, vous roulez au sol. Jeux ! Et te revoilà enfant. Que de souvenirs ! Tous les garçons du monde aiment la lutte. Un léger challenge, une fille à épater ou simplement un petit règlement de compte. Rien de méchant, c'est l'apprentissage de la vie. Les préaux d'école ont leurs règles, les lois sont connues de tous. Les anciens montrent vite l'exemple, les plus jeunes apprennent tout aussi vite. L'adulte n'a aucune place dans leur monde. Quelquefois cruels, toujours surprenants, les enfants sont pleins de surprises*

- *Bande de crétins ! Vous allez cesser, soyez sérieux, on n'est plus des enfants.*

Encore ce gueulard d'instructeur. Justement, s'il se rappelait, quelquefois de son enfance, peut être qu'il se prendrait moins au sérieux.

- *Le combat n'est pas un jeu ! A la vie, à la mort. Vous me remercirez !*

Casse-couilles te tend, tu l'envoies sur les roses. Lui dit qu'il aille se faire foutre

- *Pas de problèmes, petit gars ! Je vais t'en faire voir de toutes les couleurs.*

Les gants sont retirés. Mains nues, les impacts sont d'autant plus secs. L'attaque est fulgurante. Pas de place à l'erreur. Avec des tarés de ce genre mieux vaut être vif et précis. Il sait qu'il doit vite en finir. Son honneur est en jeu. Toi, tu n'as rien à perdre. Jamais eu d'honneur à perdre. Gauche, gauche, droite, gauche. Jeu de jambes et tu frappes fort. Il vacille, réagit avec puissance et te saisit, t'entraîne au sol. Quelle masse ! Mollusque, gros tas de muscles sans beaucoup de cervelle. Tu suffoques, cherches à placer des clefs de bras, clefs de jambes, sans succès. Tu suffoques, te concentres et enfonces tes doigts dans cette sale gueule. Patibulaire cette gueule, c'est le moins que l'on puisse en dire. Il résiste, tu lèves le genou. La cible est atteinte, il souffre le martyr. Pendant plusieurs jours ses testicules lui rappelleront que le combat est gagné par le plus vif, le plus sauvage, le plus déterminé. Une fois encore, le muscle n'est rien. Tu retrouves ici tes frères de la rue. Tu les comprends encore mieux. Ils sont tous des dompteurs de serpent. Rien ne sortira du centre. D'hommes à hommes, un seul regard et le pacte est conclu, chacun gardera pour lui cet épisode. Il est tant de se doucher. Ton corps meurtri ressent chaque goutte d'eau. Tu profites de cette sensation unique et te laisses aller à ce plaisir solitaire. L'eau coule sur ton front, tes yeux sont brouillés, ta respiration est courte. Tu revois le combat. Tu t'en veux. Tu t'en veux d'avoir cédé à la provocation. Pourquoi ? Pourquoi réagis-tu alors que tu ne souhaites qu'agir ? Tu cèdes à ton orgueil. Qu'avais-tu à prouver ? Qu'avais-tu à démontrer ? Frapper un gros con, c'est pas très digne.

J'ai grande peine à accepter qu'un jour mon corps ne soit plus ferme, puissant, qu'il ne réponde plus instantanément aux sollicitations que je lui imposerai. Je crains d'être diminué dans mes mouvements et je *désire* cultiver une image harmonieuse de ce qui est à mes yeux un temple. Sportif, j'ai conscience de la perte de mes performances, j'accepte ce fait inéluctable. Pourtant je *désire* transformer mes performances en compétences, transformer la puissance en intelligence. A l'image des arts de combat japonais, que je pratique depuis longtemps, je *désire* véritablement transformer ce qui était pour moi un sport, en art de vivre. Je remodèle mon corps et l'adapte à de nouvelles

exigences, à de nouveaux appels venues avec l'âge. Qu'en est-il des images de virilité qui m'ont habité pendant toutes ses années. Vais-je les jeter à la poubelle ? Je ne le crois pas, elles aussi ce transforment. J'ai compris aujourd'hui que je me suis identifié à la force pour servir de remparts aux attaques qu'avaient subies ma mère. Le *désir* de la protéger m'a construit. De plus est, ma sœur m'entourait d'affections, ce qui confirmait pour moi la délicatesse avec laquelle la femme abordait la vie. Les hommes étaient lâches et abandonnaient facilement, moi, je n'abandonnerai pas. La vie est jalonnée d'épreuves et l'une d'elles m'a tout particulièrement troublé. Mon corps allait me trahir.

En avril 2000, mon corps a développé un kyste bronchogène. Une grosseur de la taille d'une orange est apparue au niveau du cou. Plusieurs semaines d'angoisses, j'étais atteint dans ma chair et attendais les résultats d'exams médicaux. Tout pouvait basculer. Je rêvais au Crabe qui me rongerait de l'intérieur et je m'interrogeais sur le sens à donner à tout cela. A trente-quatre ans, c'était la première fois que mon corps me faisait défaut. Bien sûr je m'étais fracturé, cogné, coupé, soigné, blessé plus ou moins douloureusement. Toutefois, de l'intérieur, sans annonces, insidieusement, lâchement, mon corps me mettait à l'épreuve. Je n'y croyais pas, j'étais au sommet de ma forme, comment cela se pouvait-il ? Je n'ai rien dit. J'étais un mec, je n'en parlerai pas autour de moi. Il m'était impossible d'inquiéter mon épouse et mes enfants. Je leur dis que ce n'était rien, tout au plus une infection de l'oreille. Des jours d'angoisse, la grande faucheuse comme compagnon, le verdict tombait, c'était bénin. Je soufflais à nouveau. Toutefois, je devais passer sur le billard pour extraire le kyste. Exams. Hôpital. Salle opératoire. Noir. Abîmes. Je me réveille, me redresse et file à la salle de bain pour me voir dans le miroir. Une cicatrice de huit-centimètres me traversait le cou. Choc. Treize agrafes en métal parcouraient la blessure. J'étais défiguré. Les deux jours passés dans cette chambre de l'hôpital cantonal de Genève furent incroyables. Je me retrouvais seul à regarder le plafond. Non ! Je n'étais pas seul. Il y avait quelque chose. L'atmosphère était dense, je respirais mal, j'avais peur. La tête en feu, je repassais le film de ma vie. Le scénario avait merdé quelque part, je n'avais plus de repères, l'angoisse s'était emparée de mon corps, de mon être. Je revoyais les derniers souffles de vie de mon grand-père. Un lit, vieillard allongé, respiration difficile, yeux fermés, la vie le quittait. Je t'aime. J'ai peur. Et moi toujours dans cette chambre d'hôpital. Je ne suis pas seul, elle est habitée. Quel sens donner à tout ça ? Combien d'autre avant moi dans ce lit ? Combien sont mort dans cette chambre ? Il fait froid, j'ai peur. Et, je *désire, désire, désire, je désire* vivre et je bande. Je suis comme un con dans ce lit d'hôpital, la peur au ventre et je bande. Pulsions de vie, pulsions de mort ! Je ne comprends rien. Je maîtrise mon corps depuis si longtemps et aujourd'hui je ne suis plus maître de rien. Tout fout le camp. Je glisse et sombre.

⇒ *Un sentiment étrange t'habite. A chaque intrusion dans la vie privée des gens, tu ne peux que ressentir une forme de respect ; respect et mélange d'inquiétude. Tu regardes autour de toi. Un hall d'entrée. C'est toujours cette pièce qui te transmet les premières informations. Quel genre de personnage est-il ? Soigneux ou au contraire bordélique ? Quelle a été sa vie ? Nomade ou au contraire sédentaire ? Tu fais un pas. Il fait sombre. Le plafond est haut. Des moulures joignent les murs au plafond. Un long couloir. Tu comprends que l'appartement est occupé depuis des décennies. Le sol est fait de bois, de longues plaques de chêne patiné donnent à cette pièce un sentiment de profondeur. Plusieurs tapis recouvrent une partie du plancher. Les murs sont recouverts de vieux papiers ; tapisserie d'une autre époque, type XIX^e siècle ; paysages, arbres, ruisseaux, jeunes filles en robes amples, ombrelles. Les couleurs sont passées, le papier usé. Sur ta gauche un gigantesque miroir, encadrement doré, bois massif, domine une commode en chêne brun foncé. Un napperon blanc est négligemment posé sur le meuble. Sur celui-ci se trouvent des clefs, des papiers, des journaux, un cendrier dans lequel des pièces de monnaie ont été oubliées, une lampe, dont l'abat-jour est recouvert d'un plastique transparent, et une foule de petits objets divers. Sur ta droite, un porte-manteau, sur lequel reposent plusieurs vieilles tuniques d'après-guerre, beiges, bleues-marines. Deux chapeaux en feutre beige y sont aussi accrochés. Des chaussures en cuirs noirs, bordeaux, brunes sont alignées proprement le long du mur ; soucieuses de propreté, elles sont toutes posées sur de vieux papiers journaux. Tous les appartements occupés par des personnes âgées ont une atmosphère bien particulière. Ici, la vie se fait discrète. Les bruits sont étouffés et ceux qui proviennent de l'extérieur se frayent difficilement un passage. La tranquillité règne sans partage. Une douce chaleur caresse ton visage. L'odeur des vieux meubles, des vieux tapis, des vieux murs, des vieux souvenirs, est comme suspendue dans l'air. Les fenêtres ne laissent passer que les lumières froides et tendres ; elles rejettent vigoureusement les lumières vives. Même les ampoules ne diffusent qu'une lumière tamisée. Tous*

semblent prêt à s'éteindre, à mourir. Tu t'avances, chacun de tes pas fait grincer le plancher. Deux portes au fond du couloir et deux autres, l'une sur ta gauche et l'autre sur ta droite. Tu hésites, pousses celle de droite, poses la main sur une poignée en métal lourd, constates que la porte est finement travaillée, une moulure y forme un carré long. Tu pousses la porte. La pièce est plongée dans le noir. La fenêtre est fermée, les rideaux tirés et le store descendu. L'atmosphère indique que cette pièce n'est pas occupée, et ceci depuis des lustres. Il y règne un silence pesant. Un mince filet de lumière te permet tout de même de distinguer l'intérieur de la pièce. Une table recouverte d'anciennes revues, des meubles entreposés sans avoir jamais trouvés leur place. Le sol est jonché de vieux tapis orientaux. Des paquets de vieux journaux sont ficelés et entassés dans le coin de la pièce. Ici aussi les murs sont recouverts d'une ancienne tapisserie délavée. Un plafonnier. Un lit. De nombreux sacs en cuir te font penser que le locataire est un voyageur. Rien de bien particulier, tu refermes derrière toi. Tu pousses la deuxième porte et accèdes à une vaste salle de séjour. Un gigantesque canapé recouvert d'un linge blanc, deux fauteuils. Là aussi plusieurs vieux tapis usagés recouvrent le plancher. De lourds rideaux protègent de l'extérieur. Une télévision est posée sur un ancien meuble à roulettes. Sur une petite table, le programme de télévision, une télécommande et des lunettes, un cordon joint les deux branches, le vieil étui de cuir se trouve à côté. La télévision te fait songer à une fenêtre ; fenêtre sur le monde, fenêtre sur l'univers, fenêtre sur le savoir, fenêtre sur l'absurde. Souvent unique lien entre les personnes âgées et la société. Société qui le plus souvent rejette la vieillesse, méprise l'ancienneté. Le vieux se cache derrière ces immenses rideaux, il enclenche sa télévision. Il y passe des heures, heures de tranquillités, heures de réflexions, heures d'incompréhensions ; incompréhensions sur ce monde qu'il ne reconnaît plus. Où est sa jeunesse ? Sur la droite se trouve une horloge ; celle-ci aussi appartenant à une autre époque ; époque où l'on savait attendre, où l'on savait compter les minutes passées ; où l'on savait écouter et observer. Le bruit produit par le balancier te rassure, une foule de souvenirs font surface ; souvenirs d'enfance ; souvenirs de vacances chez les grands-parents. De longues minutes d'attentes ; écoute de ces tic-tac rassurants. Chaque minute compte la dernière tue ! Apprécie chacune d'elle, semble te dire cette horloge. Un lustre, aux mille morceaux de verre, descend du plafond. Tu te diriges vers le fond du couloir. Tu pousses une des deux portes restantes et te retrouves dans une cuisine. Une armoire encastrée. Murs peints à l'huile, de couleur vert-pâle. Un évier en céramique blanc ; céramique craquelée. A l'intérieur tu y trouves une assiette, un couteau, une fourchette et un verre ; certainement seuls outils qui ont accompagné le vieux. Des casseroles sales sont encore sur la cuisinière. Une table recouverte d'une nappe en plastique ; nappe aux carreaux blancs et bleus. Une revue est ouverte sur la dernière page ; page des mots croisés. Un crayon gris. Une coupe contenant plusieurs fruits mûrs. Une bouteille de vin. Au mur, deux puzzles aux paysages montagneux, parois rocheuses, aux lacs somptueux et forêts de sapins. Fenêtre à carreaux. Poignée en métal forgé. Rideaux transparents rouges et blancs. La dernière ! Immédiatement tu distingues la forme du corps allongé dans le lit. La chambre est plongée dans la nuit. Tu allumes la lumière, le corps est couché sur le dos. Une paire de pantoufles est soigneusement posée près du lit. Tu t'approches et regardes le visage. Frêle, le nez pincé, les cheveux gris-blancs tirés en arrière, les yeux fixés sur le vide. La bouche ouverte laisse apparaître des dents jaunies. La peau est pâle, parsemée de taches de vieillesse. Les lèvres bleuies. Le corps est rigide. Par-dessus les draps, les bras sont tendus. Les doigts minces et recroquevillés. Un livre est posé sur le lit. Tu avances dans la pièce, ouvres la fenêtre. Quelques instants tu considères encore ce corps, aperçois sur une étagère des photos, toutes soigneusement encadrées. Noir et blanc pour les plus anciennes, des hommes et des femmes, tous très fiers de poser devant l'objectif, de longues robes très amples pour les unes, des costumes foncés pour les uns. Couleur pour les enfants et petits-enfants. Toutes ces frimousses qui rayonnent de vie. Une vie, et il ne reste que ce cliché. Grand-père, tu scrutes les photographies. Grand-père, tu es couché, tu es mort, tu es parti. Grand-père, tu es l'histoire passée, tu es l'histoire écoulée. Tu le regardes. Ça fille entre dans la pièce. Elle est tendue, c'est peut-être la première fois qu'elle voit la mort de si près. Les lèvres pincées, les yeux embrumés. Quelques larmes. Elle n'attendait rien d'autre, elle reste figée. Que pense-t-elle ? Rien n'est dit. Tu lui caresses l'épaule et t'éloignes. Tu sors de la pièce. Instant d'intimité, d'éternité. Tout à l'heure l'officier de police, le médecin, les croques-morts et l'intimité sera perdue à jamais. La mort, personne ne s'en habitue vraiment. Pourtant, tu la banalises. Tu es un professionnel et ne dois pas te laisser aller. Le quotidien te sauve, tu appelles la centrale, requiers un officier et le médecin. Constat de décès, rien d'anormal. Les croques-morts emportent le corps, tu organises la fermeture de l'appartement. Avant de fermer, tu jettes un dernier coup d'œil dans ce sanctuaire. Nostalgie, quand tu nous tiens !

Vous l'avez compris, je n'étais pas préparé à ça. Je n'avais pas imaginé mon corps me faire des surprises pareilles. Je n'étais pas préparé à être malade. Aujourd'hui, je souris d'avoir été si naïf. Que dis-je ! Si orgueilleux. Cette expérience m'a permis de remettre en question les convictions que j'avais sur la vie, le corps, la beauté, la peur, la jeunesse, la mort. La vie m'était apparue alors comme une histoire, un long fleuve tranquille. Et je me suis allongé sur les berges, une brindille entre les dents. Le regard fuyant dans l'immensité du ciel. J'étais Saint-Exupéry, Guillaumet, Mermoz, Kessel ou encore Bouvier, et je naviguais parmi les étoiles. Je survolais les paysages, je voyais le monde d'en haut. Je m'étais détaché de ce corps qui m'avait trahi. Il ne me faisait plus peur, j'étais parmi les Dieux. J'avais enfin conscience que le temps fuyait, que l'homme n'était attaché que par un fil à la vie. Et d'ailleurs qu'était-elle ? Pouvais-je encore parler de vie quand tout semblait détaché, si lointain ? Aujourd'hui, je ne crains plus la mort. La porte est entrouverte, bien d'autres avant moi ont franchi le seuil. Il n'est plus nécessaire de se mentir. Je ne suis rien d'autre qu'un homme, petit homme. La fin est inéluctable. Le temps fait tranquillement son travail de destruction. Le corps est meurtri. Je vis en sursis. Nous sommes en sursis, frères humains ! De la berge, je regarde encore ses embarcations, de la chaloupe à la pirogue, de la barque au chalutier, du bâtiment au rafiôt, du transatlantique à la péniche, toutes ballottés, parfois perdues, mais toutes indifféremment embarquées dans les fleuves, torrents et cascades, et emmenées à l'océan. J'avais mûri, je devenais enfin adulte. Je *désirais* toujours. Ce *désir* me colle à la peau. Je sais maintenant qu'il ne vaut rien d'essayer de ne plus *désirer*, encore une fois, le *désir* est le propre de l'homme. Mais aujourd'hui je sais qu'il est possible de reconnaître le *désir*, en quelque sorte de le voir venir, de savoir *désirer*, d'apprendre à *désirer* ce *désir*. Norbert Elias nous apprend que :

« *Les hommes sont en mesure de savoir qu'ils possèdent un savoir, ils sont en mesure de réfléchir sur leur propre pensée et observer leur propre faculté d'observation et la façon dont elle s'exerce. Ils sont en mesure, dans certaines conditions, de poursuivre encore l'escalade et, se rendant compte qu'ils sont des êtres connaissant, d'être conscients de leur connaissance d'eux-mêmes en tant qu'êtres connaissant. En d'autres termes, sur l'escalier en colimaçons de la conscience, l'homme est capable de passer d'un étage, avec la vue qu'il offre, à un étage supérieur, avec la nouvelle vue, tout en pouvant regarder au-dessous de lui et se voir sur d'autres marches de l'escalier* »².

Les hommes sont des êtres connaissant, il était temps que je découvre mes *désirs*.

Je sais aujourd'hui que je suis resté adolescent bien trop longtemps. Et pourtant ! Très jeune, j'ai rencontré Pascale ; jeune fille véritablement merveilleuse, fraîche, belle, amoureuse et romantique. Nous avons seize ans, nous avons découvert l'amour et l'avons fait. J'ai appris à l'émoustiller, à l'approcher, l'accompagner, la caresser. J'avais découvert une femme qui me convainquait une nouvelle fois de l'immaturité des hommes. Je me savais parfaitement infantile, immature, toutefois, je la *désirais* et, ensemble, nous parcourions les chemins escarpés du pays de l'amour. Nous étions des conquérants. Les *désirs* les plus fous nous venaient à l'esprit, ils nous unissaient. Nous étions jeunes et étudiants. Un pied dans chez les adultes, l'autre chez les enfants. Tout allait pour le mieux. Quels sont ces *désirs* fous ? Ces *désirs* pleins de hargne, pleins l'amour. Quels sont les routes de ces amours naissants ? Pourquoi les emprunte-t-on ? Pourquoi nous perdons-nous quelquefois en route ? Nous avons avancé pas à pas, quelquefois prudemment, quelquefois dangereusement. Mais nous avons toujours cru l'un en l'autre. Et aujourd'hui encore.

Vingt ans et je partais pour le service militaire, séparation douloureuse. Là encore, je m'illustrais comme un aventurier et *désirais* rejoindre les compagnies d'élite. Je *désirais* éprouver la peur, je *désirais* me battre, je *désirais* faire partie des meilleurs. Là-bas, j'ai appris la guerre en territoire ennemi. Il n'était pas question de négocier. Si nous devons être engagés, c'était pour tuer, ou se faire tuer. J'ai appris les manipulations d'explosifs, d'armes légères, d'armes lourdes, d'armes froides et j'ai appris le sens du devoir et de la camaraderie. L'un devait compter sur l'autre, l'autre devait compter sur l'un. Je me suis appliqué à manipuler le lance-flammes, arme aujourd'hui interdite ; des jets chauds, pour dévaster, des jets froids pour brûler. Comment est-ce possible ? J'atteignais les sommets de l'imbécillité, je chantais d'une voix forte les chants de guerre, j'étais dans une spirale infernale. Nous étions des camarades prêts à offrir leur vie pour la patrie.

² Norbert Elias

⇒ *Coup d'œil complice à ton collègue, main sur ton arme, magistral coup de pied. La porte vole en éclat. Jean-Pierre, appuyé contre celle-ci, la reçoit en plein visage. Il bascule, tu te précipites, le cueilles au menton ; il s'affaisse en hurlant à tue-tête. Il n'a fallu que quelques secondes pour agir. Tu te jettes sur lui, le colles sous le lavabo. Les coups pleuvent, tu le saisis par les cheveux et l'assomes sur la tuyauterie. Ramolli, tu le retournes ; genou sur la nuque, torsion de bras et menottes. Force à la loi. Soubresauts, il gerbe de plus belle, vomit ses tripes - Putain, t'es dégueulasse ! Le plus simple est alors de le saisir par les jambes et de le traîner à travers le bistrot. Il sera coupé par quelques verres. Pas bien grave. Avant de le jeter dans la voiture tu ne manques pas de faire un tour d'honneur. Dans le quartier, tu sais qu'il te faut, chaque jour, prouver que la Loi, c'est toi. Lupus est homo homini ! Et alors. Force à la Loi. Les durs ne connaissent que ça. Quand tu tiens ta proie, tu l'exhibes. Tu joues avec, comme un chat avec une souris. Si par chance le gars que tu mets à l'ombre saigne un peu, l'effet est garanti. Certes, d'autres moyens plus tendres peuvent être utilisés. Tu te souviens cette jolie assistante sociale. Pleine d'enthousiasme, elle venait souvent au poste de police. Devait avoir le béguin. Elle a pris en charge un pauvre type. Elle avait dû oublier que c'était une crapule. Ils ne se sont pas compris. Faute de pas de chance, ils ne parlaient pas le même langage. Elle lui parlait de respect, d'avenir, d'Amour ; il lui a répondu par des gifles. Il a su cogner et lui faire peur. La jolie petite poulette, remplie d'illusions, s'est fait retourner sur son bureau. Violée. Tu n'as jamais revu la petite assistante. Peut-être retournée sur les bancs de l'université.*

Pascale avait patientée, je la retrouvais fraîche et amoureuse. Le *désir* était toujours présent et nous nous aimions. L'armée n'avait pas brisé notre relation et nous nous préparions à voyager. Découvrir le monde sac au dos, *désir* de connaissances, de découvertes, et vogue la galère. Nous étions dans les années quatre-vingts, l'argent ne manquait pas et tout était plus facile.

⇒ *C'est quand tu visites l'Indonésie, à Ngadisari et observes, depuis le Bromo, volcan majestueux, le levé du soleil. C'est quand tu visites la Thaïlande et que tu découvres les merveilles que sont les îles Phi Phi. C'est quand tu es perdu dans Bangkok, que tu déambules dans les fabuleux marchés que sont ceux de Sukhumwit, ou alors de Chatutchak et que tu découvres de nouvelles senteurs, de nouveaux fruits, de nouvelles ambiances. C'est quand tu pars à la recherche des temples oubliés du Cambodge. C'est quand tu sillones les rue de Hong Kong et de Kowloon, attiré par Nathan road, Canton road, Queens road ou, au bord de l'eau, tu observes les départs des bateaux, jonques ou ferry. N'as-tu pas l'impression que c'est quand tu parcours l'Asie que tout peut arriver, que tout est possible ? Oui ! Vois ces rues, vois ces hommes, vois ces femmes, vois ces jeunes, vois ces vieux, vois ces riches, vois ces pauvres. Vois ! Tout grouille, tout vit, tout meurt, tout sent, tout s'entend, tout se voit. En Asie rien n'est intime, tout appartient à tous. Tout peut arriver. Mais encore, c'est quand tu visites Venise, ce labyrinthe de voies d'eau et de promenades. C'est quand les amants s'enlacent, attentionnés, émus, à bord de gondoles ; furtives, fuyantes, elles seules savent les emmener, au travers du Grand Canal, visiter les quelque deux cents palais, tous construits entre le XII^e et le XVIII^e siècle. L'Italie, pays romanesque, ou se côtoient ici l'Art byzantin, le Gothique, le Lombard, la Renaissance et le Baroque. C'est quand ils s'observent et observent, la fenêtre ouverte sur la Place Saint-Marc. C'est quand, émoustillé, ils font l'amour. C'est aussi quand tu traverses l'Afrique du Sud et ressens la peur, la haine dans les rues de Johannesburg ; ville qui ose aujourd'hui rêver d'une harmonie multiraciale. C'est quand Soweto brûle de ces haines intestines. C'est quand le quartier d'Hillbrow sombre dans la drogue et la misère. C'est quand tu trouves refuge au Cap et profites de soirées douces en bord de mer. C'est aussi quand tu découvres ces chefs-d'œuvre archéologiques que sont les Grottes de Lascaux, murs recouverts de rouges, de noirs et d'ocres en taches et en dégradé. En Italie Pompéi, au Sud du Vésuve. Au Mexique les sanctuaires de Chichén Itza. Au Pérou, Machu Picchu, ville dédiée au Dieu soleil, accroché à la cordillère des Andes. En Egypte, Deir el-Bahari, temple d'Hatshepsout, adossé à la vallée des Rois. Au Tchad, Ennedi, massif truffé de mille grottes, couvert de peinture et de gravures. En Libye, Leptis Magna, comptoir phénicien. En Polynésie, les divinités de pierre, ces Tikis, géants et inquiétants, des îles marquises. En Chine, les sept mille soldats de Xi'an, armée des ombres qui a accompagné le premier empereur dans la mort. En Grèce, Delphes, sanctuaire dédié à Apollon ou Sybille, la pythie, rendait ses oracles. En Irlande, Dun Aengus, citadelle celtes qui fait front à l'Atlantique. C'est aussi quand tu brûles sous le soleil des Caraïbes ou alors quand tu traverses les Etats-Unis, de Chicago à Los Angeles, Road 66, au guidon de ton Harley Davidson, modèle Fat boy, engin mythique. Ou alors, c'est quand très simplement, tu parcours les vignobles de France. C'est quand tu traverses la Suisse, mouchoir de poche, Heidiland, dans cette Europe naissante.*

C'est quand tu désires que...

Nous avions 23 ans, et nous *désirions* nous marier. La cérémonie fut un succès, nos plus proches amis et nos familles étaient avec nous, à l'unisson. Ce jour reste gravé dans nos cœurs et nos chairs. Les plus anciens ont aujourd'hui disparus. Il ne reste que le souvenir d'un jour ensoleillé, jour d'un autre temps, d'une autre époque. Les photos jaunissent, la mémoire oublie certains détails, mais l'essentiel reste ; Et à jamais. L'amour fait nous avait entraînés aux caresses ; l'amour fait nous avait entraînés aux détours à emprunter pour jouir ; l'amour fait nous avait entraînés aux *désirs* de l'un et de l'autre ; l'amour fait nous avait appris la passion. L'insouciance, la jeunesse et nous voilà forts, prêts à affronter la vie à deux. Face au monde nous criions notre amour et étions prêts à tout bouleverser. Qu'en reste-t-il ? C'est merveilleux ce temps des passions ou tout semble appartenir aux amoureux, ou les plus folles idées traversent les esprits, ou rien n'est plus important que de se perdre dans les yeux de l'autre. Le temps des passions, c'est aussi le temps qui passe, temps qui semble quelquesfois figé, ou au contraire temps qui semble filer à l'anglaise. Le temps n'a plus de consistance. Il n'y a plus de repères, plus de jalons, tout semble bouleversé. Le seul espace protégé est cette cellule en construction, ou, à deux, le monde se fait. Tout naturellement le *désir* d'avoir des enfants pointait à l'horizon, nous nous mettions à l'œuvre. Mon fils Kevin nous rejoignait le quatorze février mille neuf cent nonante et un, cadeau de Saint-valentin, suivi de très près de sa sœur Megan, née le vingt-trois septembre mille neuf cent nonante-deux, cadeau des Dieux. Nous étions deux amants soufflés par le *désir*, nous étions maintenant quatre pour conquérir le monde.

⇒ *Quel bonheur ! Les gosses t'harcèlent, tu résistes pour finalement mieux céder. Ils vivent à travers toi et te demandent encore et encore. Tu joues la résistance. Mais tu t'offres et ceci sans retenue. Quelle innocence ! Observe ces yeux d'enfants, ils sont encore purs. Tu es sûr d'avoir déjà vu ces yeux quelque part. Est-ce cette fille, cette nuit ? Tu es désarmé face à tes gamins. Tu sais que même les caïds, ne s'effondrent que pour leurs enfants. Dans chaque procès, la tension est à son comble quand la question vient. Papa détenu. Les caïds sont autres et identiques à la fois. Ils sont autres que toi, identiques dans la déchirure. Ils peuvent être blessés. Alors, ce caïd est un homme, un vrai, qu'il dit. Il joue son rôle de dur, il fait même de l'esprit face à ses juges. Rien ne le fait fléchir. Toutefois, surprise, il s'effondre quand il vient à parler de ses enfants qu'il ne voit, ou qu'il ne verra plus. Voilà un pauvre type, caïd, qui s'effondre. Vas-y pleure, pleure toutes les larmes de ton corps ; Transpire, sue, rage, deviens la proie blessée, blessée face à l'absence de l'enfance. L'enfant n'est rien, rien et pourtant y porte en lui le tout. Il est la graine. Tout lui est possible, il est le bateleur. L'avenir en devenir. Tout est à sa portée. Il n'est encore qu'un enfant. Caïd, tu as pris des vies. Des parents souffrent. Leurs enfants ont croisé ta route. Celle d'un tueur. Dealer, tu fais vomir. Tu ne respectes pas la vie, pas même la tienne. Pourquoi preserves-tu celle de ton fils, de ta fille ? Valent-ils mieux que les autres ? Messenger de la mort. Ceux qui t'ont croisé, en sont quittes. Pour eux, pas de remise de peine. Entre tes griffes, ils n'avaient aucune chance. La vie qui coulait dans leurs veines c'est transformé en poudre. Ils ont tous été assassinés. Tes comptes en banque se sont gonflés. Tu es comme le serpent, tu rampes dans les cœurs et tu mords. Tu mords à mort. Echec, échec et mat. Les hommes ont mal. Tu es des leurs. Pourtant tu tués des mômes. Des mômes qui n'ont rien demandé d'autre que vivre et aimer. Fragiles, ils ont été fragiles quelques instants. Tu étais là pour les surprendre. Ils en sont morts. La poudre les a tués. Chair, poudre, ils sont aujourd'hui poussière ; poussière d'étoile.*

Le *désir* est indissolublement lié à la vie. Comment ce peut-il que des hommes, que des femmes, maltraitent des enfants ? Comment ce peut-il que certain profite de la faiblesse des autres ? Et ce sont ces *désirs* de puissances, ces *désirs* de pouvoirs, cette cupidité et cette méchanceté qui mènent des hommes et des femmes à accomplir les pires absurdités. Il y a les déportations, les génocides, les nettoyages ethniques, les détournements, les enlèvements, les tortures. N'allez pas penser que ce sont nécessairement des monstres qui planifient les humiliations de toutes sortes. Ces *désirs*, l'homme le porte en lui-même. Je me suis surpris à haïre, à *désirer* la vengeance, à mépriser et parfois à humilier. Je me suis même trahi. Eperdu d'amour pour Pascale, je n'ai pas su me méfier du *désir*. Il était là, embusqué dans l'ombre. C'est ce *désir* qui m'a poussé dans le bras d'une autre femme. J'ai trahi celle à qui j'avais promis l'éternité, je me retrouvais à la place de ceux que je méprisais. Tout basculait, je sombrais dans les abîmes de ce que j'avais refoulé jusqu'à ce jour. Mon père avait trahi ma mère,

j'agissais de même. Quelle espèce de pourriture je pouvais être, alors que depuis bien longtemps, je me complaisais dans cette image de bon mari, de bon père, de brave type, de vrai mâle et je crois aujourd'hui, de vrai salaud. Je m'apercevais, et il était temps, que je n'avais rien de plus et rien de moins que les autres. Je pouvais me comporter tout aussi bien et tout aussi mal. J'appris que l'homme n'était guère différent de son frère. Engagé sur le même navire, il combat avec les armes qui lui sont données, et il faut bien reconnaître que je n'étais pas de taille. Comment était-ce possible d'aimer Pascale et de faire l'amour à une autre femme ? Le temps avait-il usé nos promesses ? J'ai blessé de la pire façon qu'il existe. J'ai trompé mon monde et me suis perdu. Je n'étais plus rien, une lavette, j'étais perdu dans le labyrinthe du mensonge, de la tricherie et de la lâcheté. Moi ! Le héros sans peurs et sans reproches, j'étais pris au piège. Moi ! Celui qui rêvait de sauver la veuve et l'orphelin. Encore moi ! Celui qui avait juré de protéger la femme. Toujours moi ! j'avais jeté mes convictions au panier et maudissais ma faiblesse. J'écoutais mon cœur, mais ne l'entendais plus. Je regardais mon visage dans la glace et cherchais mille excuses pour justifier mon comportement. Je baissais les yeux. Il aura fallu l'amour inconditionnel de Pascale pour redresser la barre. Je sais que je l'ai déstabilisé et que pour la première fois depuis notre histoire d'amour elle doutait. Elle doutait de moi, elle doutait d'elle-même. Son homme s'était laissé aller dans les bras d'une autre, pourra-t-elle encore lui faire confiance ? Mais avant toute chose, pourra-t-elle encore se faire confiance ? La trahison perce les cœurs, et tu doutes. Tu perds une part de ton existence et dois rebâtir. Et le *désir* reste une énigme ! Allez savoir ce qui nous a permis de se rebâtir, se retrouver ! Nous ne nous sommes jamais quittés, nous avons cheminé ensemble et nous avons fait face, encore une fois ensemble. Aujourd'hui, je porte un regard peu fier sur cette période. Toutefois, Pascale et moi sommes d'accord pour y voir comme un signe du destin et une épreuve partagée et surmontée. Nous ne sommes plus aux creux des vagues, nous surfons à nouveau aux sommets. Et cette année, c'est la vingtième. Profitons, le temps passe !

⇒ *Il te revient à la mémoire le visage de Jasmine. Une des filles du quartier. Une pute - Salut Jasmine ! Comment c'est là-haut ? Ta mère, ta fille, ils vont bien ? Putain d'accident de voiture ! Putain de route ! Putain d'idée que d'être parties sans toi. Elles t'ont laissée. Tu as perdu ta fille, tu as perdu ta mère, ton père avait foutu le camp depuis longtemps. Ça ne t'a même pas étonnée. Tu connais la chanson, la vie tu te la repasses en circuit continu. Plus de larmes pour pleurer. Tu as continué à te vendre. Vendre ton sexe, tes entrailles. Comme s'il fallait que tu souffres encore. Atteinte du virus, il ne te restait plus qu'à les rejoindre. Toi aussi t'as choisi l'exil. Bon vent Jasmine ! Va tous les faire bander ! Là-haut.*

Et à nouveau ce *désir*, je ne suis pas insensible à la beauté et j'ai cédé au besoin. Le besoin de flatter mon ego. Je plaisais et en étais fier. Le besoin est-il le moteur du *désir* ? Crée-t-il le *désir* ? Je m'interroge car il y a toutes sortes de *désirs*. Bien fou ce *désir*, il est la vie. Il est dans ces folles envies de chocolats, de fraises, de pain, de glaces ou de bière, ou alors dans ces folles envies de nouveaux fringues, de nouveaux rollers, de nouveaux livres et de nouveaux skis, ou encore dans ces envies de nouvelles voitures, de nouveaux meubles, de nouvel environnement. Le *désir* m'a poussé vers d'autres cieux, des voyages extraordinaires ; vers d'autres rencontres, de fortes amitiés ; vers la culture et l'inscription à trente-trois ans à l'université ; vers le sport et mes diplômes de l'école fédérale de Macolin. Le *désir* m'a offert de multiples possibilités d'expression et l'accomplissement de challenges intéressants. Je m'interroge donc sur ce perpétuel besoin de remettre en jeu les acquis. Avoir et encore avoir d'avantage. Je sais aujourd'hui qu'il m'a manqué un père à la maison. Toutefois, cet état de fait n'est pas à la source de toutes mes dérives. De l'absence du père, j'y vois plutôt les raisons d'avoir forgé un caractère fort et éprouver très jeune déjà, l'envie de me distinguer de mes confrères masculins. Je souhaitais être viril et utiliser cette arme pour exprimer mon dégoût envers ceux qui manipulaient leur monde. Tout mettre en œuvre pour ne pas faire partie des faibles, accroître en force, pour combattre l'injustice.

Et aujourd'hui je suis policier. Qu'en dire ?

⇒ *Il pleut. La chaussée est trempée, l'eau s'écoule sur l'asphalte pour s'engouffrer dans le caniveau. Les bouches d'égout refoulent le trop plein. Il fait froid. L'éclairage des candélabres diffuse une lumière jaune qui se reflète sur la chaussée mouillée. Les flux ininterrompus des voitures dessinent les ondulations du serpent ; serpent qui se glisse entre les immeubles ; corps lumineux qui suit inlassablement les contours de la route. Il fait nuit. Il fait peur. Les enseignes des établissements*

publics, bars et hôtels, diffusent des lumières blanches, rouges, bleues, violettes ; traits de couleurs sur les bâtiments noirs ; traits d'union avec les ténèbres. Des hommes, beaucoup d'hommes déambulent sur les trottoirs. Tous semblent être poursuivis. Ils jettent des coups d'œil, remontent les épaules, ralentissent pour mieux accélérer. A la hauteur de chacune des filles qui, comme des sentinelles semblent veiller sur leur petit territoire, bout de trottoir, des hommes négocient un prix. Hochements de têtes, et des ouïs, et des nons, des malentendus et un accord. La belle passe devant et l'homme la suit, ils s'enfilent dans une allée. Des voitures ralentissent, s'arrêtent, les filles s'accourent aux portières. L'une s'entrouvre et la fille se faufile à l'intérieur ; voyage sans retour. Les époques changent, et pourtant rien de fondamental semble se modifier. Aujourd'hui les boîtes de strip-tease ne font plus vraiment recettes, les bouteilles de champagnes sont trop chères en regard aux quelques ondulations de pauvres filles pas franchement convaincues par ce qu'elles font. Les salons privés ne passionnent plus la clientèle, il manque le choix, la diversité et les spécialités. Il reste le trottoir, immuable espace de rencontres, les filles de tous les continents, de tous les goûts, de tous les prix, offrent les plus grands choix. Depuis quelques années, l'escorte semble faire de la concurrence, les call-girls, recrutables via internet sont choisies par simple clic de souris.

C'est tout un univers, c'est un monde, c'est un quartier. Tu y es flic depuis plusieurs années et te surprend à encore y découvrir, chaque nuit, ses secrets. Tu es en ce moment appuyé contre le mur d'un immeuble, au coin d'un carrefour. Ton véhicule de service arrêté contre le trottoir. Le crépitement de la radio se fait entendre, l'appel sera-t-il pour toi ? Tu tends l'oreille. Non ! C'est pour un autre quartier, un autre flic. Tu replonges dans tes rêveries et ne peux t'empêcher de voir ce monde. Tu l'aimes. Ce quartier est chaud. Les gens sont chauds. Les affaires sont chaudes. Il est vrai que cette nuit est plutôt sombre, froide, peu engageante. Toutefois, le quartier s'anime au gré des saisons. C'est aujourd'hui l'automne et les cœurs se refroidissent. Les hommes viennent se réchauffer auprès des filles. L'alcool apaise et favorise les contacts. Les étés tous semblent plus faciles, les gens sont gais, les fenêtres sont ouvertes sur d'autres mondes, les musiques se font entendre, les filles rigolent, les filles séduisent, les hommes sont aux anges. La journée, les étalages de nombreuses épicereries s'étendent sur les trottoirs, fruits et légumes offrent leurs plus belles robes. Les snacks côtoient les plus grands restaurants, il y est proposé des cuisines de partout et d'ailleurs, la cuisine orientale se marie avec celle du nouveau monde, l'Européenne et l'Africaine se partage la clientèle. Les hôtels sont bondés d'hommes d'affaires et de touristes. Des hommes et des femmes voyagent et s'arrêtent pour quelque temps, arrêt sur image, un temps suspendu aux lèvres des belles de nuit, des artistes de cabarets, des danseuses et des call-girls. Ça vit. Ça gueule. Ça gesticule. Ça klaxonne. Les gens se croisent, plaisantent, se touchent, s'embrassent. Tout le monde se connaît, tout le monde se reconnaît et tout le monde à encore et toujours quelque chose à raconter ; du pire comme du meilleur.

Or ce soir il pleut. Une gouttelette d'eau glisse le long de la visière de ta casquette. C'est une perle. Tu la suis du regard. Elle se suspend à la frise, elle se gonfle et se détache pour tomber sur le sol. La casquette te protège les yeux. Tu jettes des coups d'œil, et à droite, et à gauche. Toutefois, tu vois loin. Le regard est toujours précis, tu vois la goutte d'eau, et tu vois l'énergumène qui titube, au loin. Le métier t'a appris à demeurer attentif au moindre mouvement, c'est aujourd'hui pour toi une seconde nature. Et tu penses qu'il y a tout dans cette gouttelette d'eau. Comme toi, elle naît, glisse et meure. Quel froid ! Tu relèves le col, tu enfonces tes doigts gelés dans ces foutus gants. Menottes, matraque, arme de service, il ne te manque que le cœur à l'ouvrage. - C'est bien du matériel de merde ! Penses-tu.

Quatre heures du matin, tu marches, plutôt tu traînes, cette nuit n'en fini pas. Après avoir posé tes semelles dans toutes sortes de saloperies, tu te motives pour partir sur cette énième intervention. Tu n'en crois rien, la nuit, tu l'as bien vite appris, les chats ne sont jamais gris. Tu t'es convaincu que le flic connaît la couleur, sent les multiples odeurs de la nuit. Que nenni ! Tu n'es pas seul, la pute égale le flic. Elle aussi connaît. Tous deux arpentent le trottoir. Ensembles, ils découvriront qu'ils se ressemblent, bien plus qu'ils ne l'imaginent encore. L'histoire peut commencer. La belle histoire de la condition inhumaine des âmes humaines. Tu traînes tes semelles vers cette voix qui fait appel ; elle appelle à l'aide, elle demande à vivre. Teinte fuchsia, rouge, noire ou violette, tu penses à ces couleurs. Cette voix est curieusement teintée. Tous les hommes revêtent des couleurs. Tu en as pris conscience dans la nuit. Par ces trop nombreuses interventions qui finissent dans la mort. La mort

elle-même se colore. Tu le sais que trop bien. La mort porte son manteau rouge, rouge comme le sang. Son regard est noir, noir d'encre ; elle te prend, tu n'as plus qu'à jeter l'ancre. Du coup de couteau au flingue sur la tempe. Du poing sur la gueule, au coup de pied dans les gencives, l'adversaire est à terre, il a peur, il est saisi par les cheveux, il est frappé, et encore frappé. Tant qu'il ne saigne pas, il est encore une menace. Il résiste. Il est neutralisé, quand, inconscient, il gît dans son sang, zone rouge. C'est une des lois de la vie nocturne. Nuit de flic. C'est très certainement les couleurs des cuirs que portent les filles, comme une seconde peau, qui te font voir, à cet instant même, le fuschia, le rouge, le noir ou le violet. Bas résilles, chaussures à talons aiguilles, l'air m'as-tu-vu. Le cuir leur colle à la peau ; seconde peau ; cuirasse de protection. Protégées, les putes sortent couvertes, virus oblige. Couvertes pour autant que le client ne rechigne pas. Tout se monnaie, même la mort. Mort lente pour ne pas avoir mis de capote. Mais il y a aussi les senteurs. Les filles sentent. Trop nombreux sont les parfums. Mélange, ivresse, tes sens sont en éveil. Patchouli, lavande, rose, santal et musc. Eau de cologne, eau de parfum, eau de senteur. Tout se mélange, tout se compose et se décompose. N'oublie pas les sons. Les aigus, les graves mais bien souvent les stridents. Elles crie, elle souffre. Les sons les plus démoniaques ne sont pas toujours ceux entendus. Il y a ces sons intériorisés, longtemps cachés au fond de l'être. Libérés dans la peur. Il y a aussi les caresses, le doigté et le touché. Longues caresses, caresses de l'âme. Les putes ne sont que rarement caressées, elles sont présent, pénétrées, violées.

Cette nuit, comme bien d'autres nuits, cette fille gît dans son sang ; cette fille vend son corps, vend son sexe. Illusion d'un grand soir. Ne t'étonne pas, même les bourgeoises vendent leur corps. Cette fille s'est vendue à un pauvre type. Ça pourrait bien être toi. Elle n'a pas pris garde. Pourtant, c'est une professionnelle, toujours observer le client, ne jamais jouir, voir ces yeux, savoir quand lui, va jouir. Quand lui, va s'offrir. C'est idiot, mais le mec est vulnérable quand il jouit. La pute le sait, elle en joue et fait monter les enchères. Il ne négocie pas - Alors habille-toi et tire-toi connard ! Le mâle quand il pense avec son ventre, avec sa queue, est prêt à tout. Les plus grandes conneries. Il veut jouir, alors il négocie, paye. Atterrissage, retour sur terre. Il reprend ses esprits, reprend sa peau de mec honnête, de père, d'époux, de fils. Aterrissage. Frustré, il se venge, il ne pense plus. Ce qu'il sait, c'est qu'il a manqué de courage, il n'a pas su dire non. Non à l'escalade des prix, l'escalade du plaisir a été le plus fort. Alors il cogne sur cette jolie petite gueule, il frappe et frappe encore, de plus en plus fort. Il frappe longtemps, vise le nez et le bas-ventre, s'arrête quand les deux saignent. Quand le corps s'affaisse.

*- Sale garce, tu m'as piégé !
- Salaud, va te faire foutre !*

Quel con ! Il n'a pas compris que ses biceps ne sont rien en comparaison de ce qu'est une femme. Mère, terre, matrice, vouivre. Serpent fabuleux, forces telluriques, énergie de vie. Le reptile a su trouver la faille et l'homme a croqué le fruit. Défendu. Ce type n'a rien compris. Stupide il frappe encore, de plus belle. Celle qui en paye le prix, c'est la pute, toujours la pute. Elle n'a rien demandé, elle veut juste vivre, elle veut juste survivre. Un ailleurs. Elle n'a que son corps comme marchandise. Elle l'expose, l'étiquette et le vend. Les prostituées, un flic les aime, ce sera toi. Elles teintent les nuits. Tu vis avec elles. Un flic doit aimer les perdus, les paumés, les exclus, les intrus, tous épuisés à chercher et à ne jamais trouver. De la prostituée à la bourgeoise, pour qui le sexe est synonyme d'argent. Du drogué au banquier, pour qui la cocaïne permet de rester à flot. Du pervers au notaire, pour qui l'argent permet de réaliser toutes sortes de fantasmes. De l'ivrogne à l'ouvrier, pour qui l'alcool permet de s'évader. De toi à toi, de lui à lui. D'accord ! Les écoles de police n'enseignent pas ce genre de choses. Les jeunes sont épargnés. Ils ne sont pas préparés. Ils rêvent et idéalisent, ces deux menteurs leurs prennent la tête. La bleusaille croît encore changer le monde, faire respecter la justice ; elle ne sait pas encore que la justice ça se paye, elle a un prix ; sans le sou, tu trinques. Le nouveau ne peut pas savoir, il n'a pas encore parcouru le monde. Il a vu des films et veut être shérif, sauver la veuve et l'orphelin. Connerie. S'attend-t-il seulement à ce qui va lui arriver ? Peut-il imaginer qu'il va, dans quelques années, marcher en direction de cette voix qui fait appel ; appel à l'aide.

Tu te traînes encore. Devrais-tu courir ? A quoi bon ! Ça fait longtemps que tu ne cours plus.

Sur place, le cogneur est encore là. Trop con pour s'enfuir. Bourré en plus. Tu le savais, voilà pourquoi tu ne te dépêches plus. Après avoir vomi sa haine il tient à faire honneur. C'est un homme, un mâle, un vrai cador. Doberman. La fille ? Fracture du nez. Elle en a vu d'autres. Elle ne pense qu'à son fric. Son nez, ses seins, son sexe, son corps passent après. Certainement même son âme. Coup d'œil complice entre toi et la pute. Tu fouilles les poches du trouduc. Il ne bouge pas un cil, il doit savoir que tu attends une erreur de sa part, un seul geste. Mettre un coup de matraque sur sa sale gueule. Prétexe. Juste prix. Menotté, il ne bouge pas, te regarde. Fier. Connerie, sa fierté de vrai mâle dicte de demeurer droit. Tu connais cette clientèle, tu sais leurs valeurs et leurs bêtises. Phalliques. Celui-ci ne mettra pas un genou à terre, souffle comme un bœuf, titube, transpire, mais ne mettra pas un genou à terre.

Tu fouilles ses poches, trouves un peu de monnaie. Quelle vie ! C'est pour ça qu'elle s'est offerte. Jambes écartées, elle s'est fait limé pour cette petite monnaie. C'est pour cette somme qu'elle a baisé. En prime, elle a reçu des coups. Tu continues la fouille. Tiens ! Tu découvres des coupures, te sers et les tends à la fille. Elle en aura bien besoin. Un jour ou l'autre elle se refera le nez, les seins, la gueule. Inutile de faire un rapport circonstancié afin de demander un remboursement de la passe. La justice ne fera pas cracher les biftons à ce type. Autant te servir directement. Illégal. Rien à foutre. Si ça ce savait, licenciement immédiat. Pas un des notables ne cautionne ce genre de comportement. Le flic est intègre. Connerie. Le flic est un macro. Il protège, il surveille, quelques-uns encaissent. Certains reçoivent montres, voitures, billets d'avion. D'autres baisent à l'œil. Peu son amoureux. Ne t'inquiète pas, le notable agit de la même manière, la différence c'est qu'il tient le couteau par le manche. Tu découvres bien vite qu'ils sont autant putes que toi. La différence est dans les moyens, tu traînes dans le bas-fonds, ils traînent sur les moquettes.

Tu observes cette soeur empocher les billets, et tu l'aimes. Tu les aimes toutes. Tu les aimes pour ce qu'elles sont ; perdues, à la recherche d'un monde meilleur ; paumées dans les limbes ; prostituées avilies. Oui ! Tu la regardes, tu oses rêver à l'amour que tu ne lui fais pas. La rue t'a enseigné que l'homme est duel, toujours face à face, face à lui-même, toujours en contraire, prêt à tout, du meilleur comme du pire. Il navigue en eaux troubles. Et ce type qui ne bouge toujours pas. Tu le sais que trop, il ne bougera pas. Sa femme l'attend. Ils ont tous une femme qui les attend. Elle dort, rêve d'un monde meilleur. Elle rêve de l'amour qu'on ne lui fait plus. Son homme va aux putes. Beaucoup plus simple. Avec l'argent tu obtiens tout, même l'amour. Cupidon sait frapper. La pointe du compas sur le cœur, l'amour est une géométrie variable.

Voilà pourquoi tu relèves ton col. Il fait froid, il pleut, et ce type qui ne bouge toujours pas. Pitié, tu as pitié. Tu lui retires les menottes.

- Casse-toi ! Allez casse-toi !
- Je porterai plainte contre cette connasse.
- Fous le camp ! Je ne te le dirai pas plusieurs fois !

Tu l'empoignes par la chemise et le jettes dans l'escalier. Il prend ses jambes à son cou, gueule et se fraye un passage entre les filles qui sont venues à la rescousse. L'une d'elles profite pour lui mettre un coup de sac sur la tête et lui cracher au visage - Va te faire sucer, macaque ! lui crie-t-elle. La solidarité des filles est remarquable. L'une est ennuyée, les autres déboulent. Elles sont fortes, aiment la castagne. Où vont-elles chercher la rage, puiser les forces. Les amitiés sont partagées. Il y a celles qui règnent depuis longtemps, qui arpentent les trottoirs depuis la nuit des temps. Il y a celles qui sont fraîches, qui viennent de débarquer. Il y a encore celles du cru, les autochtones. Il y a celles d'ailleurs, les exotiques. Les regards sont différents, les objectifs sont identiques. Elles se disputent, se frappent, se blessent, mais se protègent. Solidarité des exclus, des exclues. Quand l'une d'elles paye le prix fort, trop fort, elle y laisse sa vie. Quand elle est retrouvée froide, dans une cage d'escalier, dans un studio, dans une voiture ou encore dans les bois. Quand son corps est violenté, sa peau pâle, froide. Quand son corps ne répond plus aux caresses, ne frétille plus aux sons des voix de ses amants. Quand son regard est fixe, lointain, perdu. Elle est morte. La femme est morte, les copines pleurent. Peu ou pas de proches pour quelques larmes. C'est les femmes du monde entier qui la pleurent. Quand elle est mise en terre, elles sont là. Quelques-unes, pour l'amitié. Pour crier à la face du monde - Encore une femme qui disparaît ! N'oublie jamais que la femme est l'avenir de l'Homme !

En tant que flic, t'as dû pouvoir. Un semblant de pouvoir. Celui de fermer les yeux ou, au contraire, le pouvoir de briser deux dents à chaque crétin qui ne paye pas une fille ; un service rendu. Tout le monde s'en fout, tu expliqueras aux juges qu'il tentait de se soustraire au contrôle. Penaud, il ne dira rien. De toute façon les filles témoigneront en ta faveur. Elles t'aiment. Bien éphémère ce pouvoir, ingrat ce pouvoir, abject ce pouvoir. Les conséquences tu es prêt à les assumer. Plus rien à perdre. Flic, c'est un métier dur, un métier d'homme. Un métier qui t'entraîne dans une foule de délires. Pire ! Qui t'entraîne dans la vie quotidienne de bien d'autres hommes. De bien d'autres familles. Miroir des âmes, c'est un voyage initiatique, mais ça, tu ne le sais pas encore.

Alors la fille ramasse son fric, elle gémit. Elle a froid. La nuit en jarretelles, à moitié à poil, il fait froid. Elle relève le col de son blouson. Alors tu vois ! Comme toi, elle relève le col. Vous avez la même histoire. La nuit, la pute et le flic ont les mêmes clients. Elle joue du fouet, toi de la matraque. Elle écarte le jambes, toi sers les menottes.

Ce qui te rend triste, c'est de savoir que cette fille va aller s'enfiler quelques verres, peut être de la poudre et qu'elle va attendre un autre client. Un cercle infernal. Quoi qu'elles disent, toutes sont là pour l'argent. Pas facilement gagné, cet argent vaut de l'or. Elles sont là pour mieux vivre. La pute de luxe qui se vautre dans les hôtels, celle des trottoirs, la divorcée qui entretient ses mômes, la danseuse qui arrondit ses soirées, la toxicomane qui ne sait pas faire autre chose. Ces filles-là sont authentiques. Pour sûr, elles tapinent, elles racolent, elles baisent. Tout cela pour l'argent. Mais d'autres se prostituent, elles ne le savent pas, ou ne veulent pas savoir. Elles refoulent. Combien de femmes couchent pour un cadeau, sous une forme ou une autre. Un cadeau qui peut, simplement, être une promesse d'une vie meilleure, d'une vie d'ailleurs, d'une vie plus sécurisée. La fille sur le trottoir sait, elle sait qu'elle racole, elle sait qu'elle est une putain. Elle sait aussi qu'elle n'attend rien, où si peu. Point à la ligne. Elle n'attend que le client, sa queue et son porte-monnaie.

Tu jettes un regard à cet homme qui s'enfoncé dans la nuit, retrouver son monde. Il a rêvé un peu. Il a franchi le seuil de ce que peut être la pauvreté. Le quartier dans lequel tu travailles est pauvre. Il regorge d'argent, de velours, de luxures, de filles merveilleuses et de voitures de luxe, de drogues. Cependant il est pauvre. Les cœurs sont fragiles, blessés. Les âmes sœurs se cherchent et ne se rencontrent jamais. Et pourtant ! Il y a dans cette pauvreté de l'espoir. L'espoir de jours meilleurs ou, caché dans les moindres détails, au plus profond de chaque être, se dresse l'humanité. Espoir que les portes s'entrouvent sur un jardin en fleur, et non sur la cour des miracles.

Vois ! Vois ce type qui rentre chez lui. Il s'être répandu dans un ventre de femme. Il ne sait pas qu'il a couché avec l'éternité. C'est chez les plus miséreux que cette éternité s'exprime. Le puissant, le fort, le nanti, ne peut pas entendre, ne peut pas voir, ne peut pas sentir, ressentir. Il ne peut que subir ; subir l'image qu'il véhicule et à laquelle il doit rendre hommage. Il ne peut se laisser vivre et ne sait pas apprivoiser, ne sait que dominer. Il use de sa puissance, parfois de son intelligence et se fait respecter.

Cette fille que tu protèges aujourd'hui, cette pute, vit de vies et de morts ; De Dieu et des hommes.

- Merci !
- Comment ?
- Merci !
- Merci quoi ?
- Merci, simplement merci. Peu de flic prenne le risque d'aider une pute.

Ces yeux vitreux, embrumés par l'alcool, t'éclairent. Elle est belle, Dieu qu'elle est belle ! Elle chancelle, rit, pleure. Des larmes roulent sur ces joues, larmes teintées de mascara noir. Larmes noires sur une peau de velours. Peau d'une femme qui se vend chère. Peau qui s'offre ; peau de mère ; peau de terre.

Tu lui caresses la joue, lui dis d'aller se coucher.

- Viens-tu ? Je suis seule. J'ai peur. J'ai besoin d'un homme.

- Un homme ? Tu as des hommes.
- Des clients oui ! Pas d'homme.
- Bof ! Ne crois-tu pas que le flic qui se tape une pute ça fait un peu cliché ?
- T'as raison shérif ! Allez salut ! A la prochaine !
- T'avais vraiment besoin de te taper ce type ?
- Bon père de famille. Oui, c'est eux qui payent le mieux. Les ivrognes, j'en ai ras-le-sexe.
- Pour pas grand chose, j'en branle un de temps en temps. Tu vois, j'ai pitié, j'ai parfois pitié des prolos. Même une pute a pitié.
- J'en doute pas. Mais fais gaffe, t'es trop jeune pour te faire planter.
- Je crèverai de toute façon ! Personne n'est ressorti vivant de cette histoire. Alors, si je peux me faire un maximum de fric.
- Dis pas des conneries ! Je t'aime et ça me ferai mal.
- Merci !
- Salut !
- Salut !

Elle cherche ta bouche, tu lui tends la joue. Elle tourne les talons, dandine du cul et s'éloigne. Dieu qu'elle est belle ! Tu lui ferais bien l'amour. Dans une autre vie. Comme d'habitude, flic, tu te retrouves seul. Un peu con et seul. Il te semble avoir sauvé la veuve et l'orphelin, tu n'en es même pas fier. Toutefois, tu sais aujourd'hui pourquoi tu as fait ce métier. Enfin, tu penses le savoir.

Tu te souviens de Violette, une pute. Avant cela une mère de famille, secrétaire de direction, elle a un jour été virée par son mari. Histoire un peu banale. Liberté retrouvée, qu'en faire ? Avec deux gosses sur le bras, pas trop le choix. Des hommes l'entraînent dans une vie faite de soirées, de cadeaux, d'amour. Les enfants vont dans une école privée. Il ne reste plus qu'un seul salaire. L'école coûte cher, les soirées aussi. Les hommes sont généreux et habiles. Violette couche pour se distraire, pour jouir, pour se redécouvrir. Elle croit encore à l'avenir, à l'amour. Quelquefois des hommes lui glissent discrètement un billet. Violette est aux anges, les enfants iront encore à l'école privée cette année. Quelquefois, Violette couche utile. Celui-ci, elle le sait, glisse un plus gros billet. Il est plutôt bel homme, pourquoi s'en priver. Ce manège s'éternise. Violette ne s'est rendu compte de rien. Aujourd'hui elle ne couche plus que utile. Elle se prostitue. Bourgeoise, toutefois pute. Tu ne juges plus depuis longtemps. La vie repousse les limites. Sensations fortes garanties. Adrénaline, pouls en accélération, transpiration, peur, effroi et découvertes. Toujours cette foutue peur. Peur de l'inconnu, peur en l'avenir, peur d'ouvrir les yeux sur un monde qui te dépasse. Aujourd'hui tu as faim ? Demain ce seront tes gosses. Vendre ton cul ? Pourquoi pas, ça paye. Est-ce la prostituée ou le client qui est des plus à plaindre ? La prostituée a franchi le pas, elle s'est donnée, elle s'est livrée. Elle ne peut plus que reconstruire, elle ne peut plus que se réveiller. Le client, lui, pauvre bougre, ne sait pas encore. Il ne s'est rendu compte de rien. Il n'a pas encore ouvert les yeux. Il erre dans la nuit ; nuit des cabarets ; nuit d'ivresse ; nuit de coke ; nuit de mort.

Violette ! Le carrelage est blanc, bien entretenu, il sent bon la cuisine orientale. Des casseroles sont sur le feu, les couvercles tambourinent, de la fumée s'échappe. Des arômes de curry, noix de muscade, poivre de Cayenne, de safran, remplissent l'air. Une foule d'ustensiles de cuisine est éparpillée sur la plonge, les murs sont orangés. Des armoires murales en dessus de l'évier, une table recouverte d'une nappe aux motifs venus d'ailleurs. Cinq chaises. Un calendrier contre un mur. Des cahiers d'école sur la table, un crayon à mine noire. Une gomme et une calculatrice. L'une des jambes est allongée, l'autre repliée en dessous. De belles jambes nues, une jupe très courte, un bustier bleu clair. Une poitrine saillante. Un bras le long du buste, l'autre près de la tête. Les cheveux noirs, un visage d'ange. Les lèvres entrouvertes, recouvertes de rouge à lèvres. Les yeux fermés. La peau blanche. Le sang se répand sous le corps. Une petite tâche rouge dessinée sur la tempe, le trou est fait. La balle a traversé la tête. L'arme est toujours dans la main, les doigts crispés sur la crosse. L'index sur la détente. Ça hurle. Ça hurle. Ça hurle. Tu flottes dans une autre dimension. D'un seul coup, tes tympans semblent se déchirer. Tout s'accélère, un corps, Violette, elle s'est flinguée - Putain, appelle une ambulance ! Tu n'es pas dupe, il n'y a rien à faire. Rengaine habituelle. Commissaire, accompagné de son secrétaire, médecin et brancardiers.

Que deviennent ceux qui triment, ceux qui galère, ceux qui vivent en danger. Les honneurs vont aux valeureux. Militaires, aventuriers ou explorateurs ; comédiens, chanteurs ou compositeurs ; médecins, chercheurs ou professeurs ; écrivains, poètes ou conteurs ; politiciens, industriels ou économistes. Et les misérables ? Il est inutile de parler d'avenir avec ceux qui passent leur temps à oublier leur passé. Il ne leur reste plus que le présent. Pourtant le temps s'écoule. Tout est mouvance. Le présent n'a aucune chance face à ce futur qui approche de plus en plus vite. Ce futur qui en un instant est déjà du passé. Alors, que dire à ceux qui ne semblent pas avoir d'avenir ? L'avenir est déjà un futur passé. Quoi qu'il en soit, celui qui n'a plus rien à perdre, vit en marge. Il te fout les chocottes. Tu dis de lui qu'il est un marginal, un délinquant, un clodo, un paumé, une ivrogne, une tapette, une crapule, un fainéant, un gens-foutre. Au mieux tu vas dire de lui qu'il est un sans-abri, un malchanceux, un demeuré, un artiste. Tu te rassures, il n'est pas comme toi. Tu travailles. Il t'est étranger. Il est étrange. S'il n'est pas une crapule, il est alors black, larbi, yougo, bougnoul, négro, bridé, pollack, gitan. Toutefois, main dans la main, il te semble que tout le monde chemine sur les mêmes parcours, les mêmes crêtes. Ces chemins aux intempéries, aux bourrasques, aux soleils, aux pluies et à la neige. Ces chemins de rencontres et de séparations. Ces chemins de terre, ces chemins de boue, ces chemins de pierres. Ces chemins-routes, ces chemins-autoroutes, ces chemins de campagne. Pour certain le chemin est long, sinueux, romanesque ou encore dangereux. Chemins plats, chemins montants, chemin descendants. Il y a ceux qui regardent en l'air, ceux qui regardent par terre, ceux qui regardent de côté et ceux qui ne regardent pas. Il y a encore ceux qui font escales et ceux qui ne s'arrêtent jamais. Tends la main, prendre le temps de parler avec les promeneurs, avec les pèlerins. Quelqu'un a certainement besoin d'aide. Quelle joie de vivre quand tu décides de t'arrêter en bord de route, de t'asseoir, de poser ton sac, le cul dans la terre, les doigts de pied en éventail, un brin de blé entre les dents.

Le *désir* forme le rêve. J'en suis aujourd'hui persuadé. S'il me plaît d'écrire, c'est le rêve qui me le permet. Je n'ai jamais su écrire. L'écriture me faisait peur. J'ai mis du temps à savoir m'exprimer, je me suis affronté à l'instruction publique, j'étais un mauvais élève. Les professeurs de l'époque n'avaient pas compris le bonhomme que j'étais. Ils n'avaient pas le temps de s'occuper d'un cancre. Les années se sont succédées, les échecs aussi. J'étais plein de *désirs* et les expériences que je vivais à l'extérieur me permettaient de supporter les règles qui m'étaient imposées. Toutefois, je *désirais* la nature, la campagne, les champs et les changements de temps. Les couleurs de l'extérieur me séduisaient bien plus que celles des bâtiments scolaires. Les cours m'ennuyaient, je ne percevais pas la finalité et m'étais persuadé de quitter au plus vite l'école pour ne plus jamais y revenir. Ça n'a pas tardé ! Quinze ans je m'engage dans la vie et me frotte aux réalités de la vie d'adulte.

L'écriture m'est venue plus tard. Je suis depuis bien longtemps un observateur critique des événements qui parcourent ma propre existence et celle des autres. J'ai souvent porté des jugements de valeur, et je m'en veux ! Plein de hargne je n'ai que trop souvent vu le moins bon de ce que l'autre savait montrer. Je n'avais pas appris qu'il suffit de se déplacer pour que l'éclairage change. La vie est un kaléidoscope qu'il faut agiter pour en découvrir le sens. Toutefois, c'est une question de lumière. Les distances ne semblent plus exister quand on fixe la source, nous en sommes éblouis. Il n'est plus possible alors de distinguer l'ombre. Et le *désir* fait partie de cette énergie de vie. C'est un moteur qui nourrit l'envie, le rêve, l'espoir, et qui se nourrit de l'énergie qu'il éveille. Le *désir* est un phœnix qui renaît de ces cendres.

⇒ *Un vieillard est lui assis. Perdu, évadé d'une maison de retraite. Il attend. Tu le connais bien, il fait tout le temps le même coup. Des souvenirs pleins la tête ; tête perdue. Ce brave bonhomme rentre chez lui, monte l'escalier. Ciel ! Il a oublié ses clefs. Frappe à la porte, une jeune étudiante ouvre.*

- Monsieur ?
- ...
- Encore vous !
- Mais que faites-vous chez moi ?
- Entrez, asseyez-vous et attendez. Je vous prépare un thé.

Mademoiselle appelle la police, le bonhomme est venu trois fois cette semaine. Les couloirs du temps sont parfois si proches les uns des autres ! Tête perdue, souvenirs présents, souvenirs passés ; souvenirs passés, souvenirs présents. Méli-mélo. Le brave vieux habitait à cette adresse, il y a quelque vingt ans. Sa femme vivait encore. Cet appartement avait vu quarante ans de leur vie, il les avait abrités ; il les avait chauffés ; il les avait protégés. Il avait aussi protégé leurs enfants, un garçon et une fille adultes aujourd'hui. Maman est décédée, papa est à l'asile. Papa ne sait pas toujours où il en est. Il se perd, il erre, il monte l'escalier. Il entend la voix de maman, entend les voix des enfants. Il rentre du travail, heureux. L'odeur de la cuisine est perceptible depuis le bas des escaliers. Ciel ! Il a oublié ses clefs. Frappe et la porte s'entrouvre.

- Monsieur ?

- ...

- Monsieur ! C'est la police. On va vous ramener, ne vous inquiétez pas.

Et voilà ce brave vieux qui se retrouve assis à l'avant de ce poste de police. Il ne comprend pas. Il ne comprend plus.

Le temps s'arrête-t-il ? Faut-il terminer son parcours dans l'oubli ? Faut-il le néant pour clore l'histoire ? Nous faut-il disparaître ?

Les mots s'achèvent, quoique le *désir* de continuer l'histoire m'habite encore. Tant de réflexions restent à faire. Le *désir* peut-il être réduit à ces quelques pages, prise de vue, plaisir toujours insatisfait du temps qui passe et qui ne t'appartient plus. Je laisse les autres se pencher sur les lignes, les mots et les pages noircies par cette encre qui contient l'essentiel. L'encre est le focus.

Un point c'est tout ! Et ça ne va pas de soi.

« *L'extraordinaire du roman, c'est que pour comprendre le réel objectif, il invente d'inventer* »³

³ Louis Aragon, *Les cloches de Bâle*, éd. Denoël.